

Extrait d'un mémoire intitulé Questions relatives aux nouvelles
fouilles à faire en Égypte
séance du 21 novembre 1879
Auguste-Édouard Mariette

Citer ce document / Cite this document :

Mariette Auguste-Édouard. Extrait d'un mémoire intitulé Questions relatives aux nouvelles fouilles à faire en Égypte. In: Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 23^e année, N. 4, 1879. pp. 427-473;

doi : <https://doi.org/10.3406/crai.1879.68580>

https://www.persee.fr/doc/crai_0065-0536_1879_num_23_4_68580

Fichier pdf généré le 17/05/2018

EXTRAIT D'UN MÉMOIRE INTITULÉ
QUESTIONS RELATIVES
AUX NOUVELLES FOUILLES
À FAIRE
EN ÉGYPTÉ,

PAR M. MARIETTE,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE.

MESSIEURS.

Je n'apprendrai rien à personne en disant que les derniers événements dont l'Égypte a été le théâtre ont eu leur contre-coup sur les fouilles, et que, depuis plusieurs mois, les fouilles sont suspendues. Elles avaient duré vingt ans.

Nous sera-t-il possible de les reprendre bientôt? Dans un avenir plus ou moins éloigné, pourrons-nous renouer les fils qui viennent d'être si brusquement rompus? Je sais trop ce que les fouilles peuvent donner encore, je sais trop, après tout ce qui a été fait, ce qui reste à faire, pour ne pas l'espérer. L'Égypte a conscience des services que, par les fouilles, elle rend à la science, et, pour peu qu'elle y soit poussée, je ne doute pas que les fouilles ne soient rétablies, plus actives, plus régulières, et par conséquent plus fécondes que jamais. Le temps d'arrêt que nous subissons n'aura été ainsi, je veux le croire, qu'une halte de courte durée.

Dans cette prévision, nous avons donc à nous occuper dès à présent d'une deuxième série de fouilles; nous avons à y penser, à essayer d'en déterminer d'avance la marche, à indiquer les points sur lesquels les efforts devront se porter, en un mot à faire un programme.

Le programme des nouvelles fouilles, tel est le sujet que je me propose de traiter ici.

Les points obscurs qui, aujourd'hui encore, entravent et retardent la marche de la science des antiquités égyptiennes sont nombreux. Je n'en toucherai qu'un côté, celui qui regarde l'histoire. Ce n'est pas que les autres soient sans intérêt : les questions qui se rattachent à la mythologie, au Livre des morts, à la langue, à l'écriture, ont certes leur importance. Mais, pour les étudier, il n'est besoin pendant longtemps encore que des ressources dont nous disposons déjà. Les problèmes qui se rapportent à l'histoire exigent au contraire, pour la plupart, un apport nouveau de documents et de matériaux qu'il faut chercher sur place et trouver. Les vides dont nous nous occupons ne seront donc comblés que par les fouilles dont nous avons à tracer le programme.

Je diviserai ce programme en deux parties.

A la première appartiendront les fouilles d'un intérêt général, embrassant l'ensemble de la science. Les fouilles de la seconde auront plutôt en vue les détails. Nos limites sont ainsi bien tracées, et tout ce que nous avons à dire des fouilles sera contenu dans les développements qui vont faire l'objet des deux chapitres suivants.

CHAPITRE PREMIER.

C'est le chapitre consacré à l'ensemble des lacunes de la science.

Tout, dans l'histoire d'Égypte telle que nous la connaissons aujourd'hui, est-il solide? Tout s'y tient-il également? Avons-nous une histoire d'Égypte vraie, qu'on pourra augmenter, mais qu'aucune découverte, qu'aucun monument ne pourra désormais contredire? Je suis loin de le penser. Nous possédons Manéthon, Ératosthènes, les tables d'Abydos et de

Saqqarah, la salle des Ancêtres, le papyrus royal de Turin; nous disposons de mille renseignements épars sur les monuments et dans les écrivains de la tradition classique; mais il est certain qu'en le voulant bien, on pourrait écrire avec tout cela plusieurs histoires d'Égypte qui n'auraient entre elles qu'un nombre assez restreint de points de contact communs. En somme, Manéthon ne se trouve pas dans Ératosthènes, ni Ératosthènes dans Hérodote ou Diodore. Si nous avions une histoire d'Égypte définitive, pourquoi serions-nous obligés à tant d'efforts, non seulement pour faire concorder avec Manéthon les tables royales trouvées sur les monuments, mais pour faire concorder les tables entre elles?

Notons que ces mêmes incertitudes nous accompagnent, de quelque côté que nous nous tournions. Toute la grande division des rois égyptiens en dynasties ou familles royales a pour fondement les listes de Manéthon; mais cette division n'est pas celle que présente, avec son indiscutable autorité, le papyrus royal de Turin. Nous parlons de dynasties memphites, thébaines, thinites, héracléopolitaines; mais jusqu'à présent nous ne sommes pas bien sûrs que cette distinction soit conforme aux traditions nationales et que les Égyptiens l'aient connue. Les chiffres eux-mêmes par lesquels, à la suite de Manéthon, nous distinguons les dynasties, ne méritent pas plus de confiance, et nous ne pouvons nommer la IV^e dynastie, la XII^e, la XVIII^e, qu'après avoir bien expliqué que ces chiffres sont purement conventionnels, et que les prêtres égyptiens n'en ont probablement jamais entendu parler.

Un autre point est à noter. Manéthon est jusqu'à présent notre principal guide. N'oublions pas cependant les leçons que nous ont données les stèles du Sérapéum, les stèles de Gebel-Barkal, les textes cunéiformes eux-mêmes, et tant d'autres. Nous connaissons aujourd'hui des rois et même des dynasties que Manéthon n'a pas nommés. Est-ce oublié? est-ce

ignorance? est-ce parti pris? Les listes de Manéthon sont-elles le résultat d'un travail d'épuration, d'élimination, opéré d'après les archives officielles elles-mêmes? Avons-nous à voir dans ces listes le tableau des dynasties égyptiennes tel qu'on l'acceptait à l'époque où vivait Manéthon et dans la partie de l'Égypte où il écrivait? Ce sont autant de questions qu'il serait important d'élucider.

Et que dire des doutes, des frottements que nous rencontrons, des difficultés d'ajustement en présence desquelles nous sommes amenés, quand, essayant de reconstituer une histoire d'Égypte nationale, nous embrassons d'un coup d'œil l'ensemble de nos résultats? Il y a ici des périodes évidemment trop courtes, il y a là des périodes évidemment trop longues. Nous verrons tout à l'heure qu'à la fin de la VI^e dynastie la civilisation égyptienne arrive à une sorte de vide béant dans lequel elle s'abîme et s'engloutit tout à coup pour ne reparaître que 436 ans plus tard, avec la XI^e dynastie. Même phénomène quelque temps après, avec les 511 ans des Pasteurs. Pour ces 511 ans, une explication peut à la rigueur être admise; mais que penser des 436 ans? et comment l'Égypte, qui est le pays monumental et constructeur par excellence, oublie-t-elle si complètement ses traditions que, pendant quatre siècles et demi, elle n'a pas même un éclat de pierre à nous montrer? Une mort apparente d'une telle durée est-elle croyable, et devons-nous, sans nous étonner, accepter comme un fait acquis une léthargie si prolongée? Ces doutes ne sont pas d'ailleurs les seuls dont nous ayons à nous débarrasser. Quand on étudie à fond les monuments égyptiens, quand on les compare entre eux en les rapprochant du système d'arrangement accepté jusqu'ici, on se prend à penser en effet que tout ce système d'arrangement n'est pas aussi solide qu'il semblerait l'être. Combien de fouilles n'avons-nous pas déjà faites à Drah-Abou'l-Neggah pour nous bien persuader qu'il ne faut pas tout

bouleverser dans le Moyen Empire et déplacer la XVII^e dynastie pour n'en faire qu'une avec la XI^e? La XIII^e dynastie, malgré le papyrus de Turin, malgré l'inscription des rochers de Semneh, se soude mal à la XII^e; et combien de fouilles encore n'avons-nous pas faites à Abydos et à Thèbes pour nous convaincre qu'entre ces deux familles royales nous n'en avons pas une troisième à mettre, encore inconnue? Il est admis que la XII^e dynastie, dont les monuments sont si répandus de la Méditerranée à la deuxième cataracte, n'a plus rien à nous apprendre; la XII^e dynastie passe cependant devant Memphis à peu près comme si cette ancienne capitale de l'Égypte n'avait jamais existé pour elle.

En résumé, nous ne sommes donc pas arrivés à la vérité, et malgré toutes les peines que l'on s'est données, malgré toutes les tentatives qui ont été faites, nous ne pouvons pas dire encore que notre charpente de l'histoire d'Égypte offre une suffisante solidité.

Maintenant, comment remédier à ce fâcheux état de choses? Jusqu'ici ce ne sont pas les architectes qui ont manqué aux matériaux, mais bien plutôt les matériaux qui ont manqué aux architectes. Essayons donc de nous frayer des chemins nouveaux.

En ce point le doute n'est pas possible : ce qu'il nous faut chercher avant tout, ce sont des papyrus.

Les papyrus étaient autrefois nombreux et l'usage d'écrire très répandu. Ils possédaient aussi pour la plupart une importance scientifique considérable. Nous conservons dans nos Musées des papyrus qui touchent à toutes les branches de la littérature, de l'histoire, de la religion, de la vie privée; pourquoi ne s'en trouverait-il pas d'autres? pourquoi, tant de précieux témoins de l'antique civilisation égyptienne ayant survécu, ne finirions-nous pas par mettre la main sur quelques débris de ces vieilles archives des temples où les prêtres inscrivaient

jour par jour les événements principaux de leur temps? Selon Clément d'Alexandrie, « toute la sagesse de l'ancienne philosophie égyptienne était conservée dans les quarante-deux livres sacrés attribués à Hermès ». Ces livres ont certainement existé. Pourquoi, dans quelque crypte, dans le socle de quelque statue, dans quelque cachette pratiquée sous les murs d'un temple (les témoignages fournis par les inscriptions hiéroglyphiques sont précis), le hasard ne ferait-il pas qu'il s'en soit conservé une partie?

La quantité, si j'ose m'exprimer ainsi, se réunit donc à la qualité pour nous conseiller d'appliquer à la recherche des papyrus une bonne partie des ressources dont nous pourrions disposer.

Mais où et comment trouver des papyrus?

Nécessairement il devait exister des papyrus un peu partout, comme de nos jours il y a un peu partout des bibliothèques et des livres; mais il faut bien se garder d'oublier que le hasard seul peut les faire et les fait découvrir. Quand, en effet, l'annonce de quelque découverte de papyrus se produit, c'est que des fellahs, faisant provision de cette sorte de terre d'engrais qu'ils appellent du *sebakh*, ont rencontré une caisse de bois, un vase, un trou dans quelque mur, qui en contenaient. Comme rien ne permet de deviner l'endroit où des dépôts de ce genre existent, on voit que ce n'est pas sur des règles posées d'avance qu'il faut compter pour trouver des papyrus. La seule habileté qu'on puisse déployer est dans le choix du lieu que l'on se donne la mission d'explorer. En ce point l'hésitation n'est pas permise. L'expérience est pour nous, et ce serait perdre son temps que d'essayer, de propos délibéré, de faire collection de papyrus autre part qu'à Thèbes et à Memphis. Thèbes et Memphis sont donc les lieux que nous choisirons. Quant aux points précis des fouilles, j'indiquerai pour Thèbes l'Assassif jusqu'au fond du cirque de Deir-el-

Bahari, les buttes coptes de Medinet-Abou, Deir-el-Médineh et Cheikh-abd-el-Qournah; pour Memphis, j'indiquerai le seul endroit de la nécropole où les papyrus qu'on pourrait découvrir ne seraient pas irrémédiablement gâtés par l'humidité, c'est-à-dire le Pastophorium et ses environs. Là encore il faudra sans doute compter sur le hasard. Mais n'oublions pas que nous avons l'avantage d'évoluer dans un champ dont les limites nous sont connues, et où nous ne pouvons par conséquent pas nous égarer longtemps.

En résumé, nous consacrerons à la recherche des papyrus nos premiers et principaux efforts, nous rappelant qu'on peut tout attendre des papyrus et que sur les papyrus repose en grande partie l'espoir de la science. Il est évident que, quand nous essayons de rétablir dans leurs assises primitives les annales égyptiennes, nous avons toute raison de nous plaindre du peu de consistance du sol dans lequel nous voulons asseoir nos fondements. Mais il ne faut qu'un coup de pioche heureux pour nous mettre entre les mains un papyrus dont nous ferions l'échafaudage inébranlable d'une reconstruction de l'histoire d'Égypte. Alors, véritablement, nous marcherions, car nous serions sûrs de notre voie.

Si, comme nous voulons l'espérer, nous réussissons dans nos fouilles à la recherche des papyrus; si, chemin faisant, nous agrandissons notre domaine de quelques acquisitions dues aux travaux de la deuxième série dont nous allons esquisser le programme, nous aurons évidemment comblé les lacunes les plus importantes que présente dans sa structure générale l'histoire d'Égypte. Nous arrivons maintenant aux lacunes partielles.

CHAPITRE II.

Nous suivrons cette fois la série chronologique des dynasties. Côté l'histoire d'Égypte depuis ses premiers temps jusqu'à

sa fin, signaler les points faibles chaque fois que, chemin faisant, nous les rencontrerons, me paraît le plan qui nous fera obtenir le plus facilement la solution des problèmes que nous avons à étudier.

La division de l'histoire d'Égypte en quatre grandes périodes que nous appelons l'*Ancien Empire*, le *Moyen Empire*, le *Nouvel Empire*, les *Basses Époques*, est aussi commode que rationnelle. Nous allons nous en servir.

§ I^{er}.

ANCIEN EMPIRE.

L'Ancien Empire commence avec la monarchie elle-même, et finit à l'avènement des Entef de la XI^e dynastie.

Les dynasties qui y sont comprises peuvent être, quant à notre programme des fouilles, partagées en trois groupes à peu près égaux.

PREMIER GROUPE. — Il se compose d'une période antéhistorique sur laquelle nous allons revenir, et des I^{re}, II^e, III^e dynasties. C'est le groupe des monuments archaïques.

Le problème que nous avons à résoudre ici s'impose en quelque sorte de lui-même. Il s'agit des origines de la civilisation égyptienne. Jusqu'à quelle hauteur faut-il monter pour les rencontrer? Une civilisation ne vient pas au monde en un jour et tout d'une pièce; elle a sa période d'incubation; elle a son berceau et son enfance. Où sont les monuments qui représentent cette période?

On sait que les monuments connus jusqu'ici ne nous font guère franchir la IV^e dynastie, et que si nous nous hasardons à mettre le pied au delà, nous ne le faisons qu'en hésitant et en nous entourant de toutes sortes de précautions. On sait encore que ces monuments sont loin d'être nombreux. Y trouvons-nous la solution du problème que nous étudions?

Il semble bien qu'en certains cas nous soyons déjà en

pleine époque archaïque, et que les statues de Sepa au Louvre, les tombes de Khou-hotep, de Sokar-kha-ba-ou, de Tenta, de Schera à Boulaq, d'Amten à Berlin, nous révèlent un art encore à ses débuts. Mais on remarquera que le monument le plus ancien qui soit connu, — je veux dire la Pyramide à degrés de Saqqarah, laquelle est d'Ouénéphrès et de la I^{re} dynastie, — atteste par sa construction soignée une civilisation qui ne cherche déjà plus sa voie; on remarquera aussi que le temple d'Armachis, à Gyzeh, construit avec une perfection d'appareillage qui surprend, livre à la discussion un argument de même nature. On admettra donc bien qu'au delà de la IV^e dynastie des traces d'une époque archaïque se rencontrent; mais il ne faut pas moins reconnaître que non seulement on trouve en même temps des monuments qui n'en offrent pas, mais que, presque à l'époque de Ménès, on élevait à Saqqarah une pyramide où rien ne trahit les hésitations de l'enfance. En d'autres termes, si l'on croit s'apercevoir à certains indices que la civilisation égyptienne n'est pas plus ancienne que le fondateur de la monarchie, d'autres indices feraient croire que l'Égypte était déjà parvenue à une certaine culture quand Ménès parut. Les monuments contemporains des trois premières dynasties ne nous fourniront donc pas, selon toute vraisemblance, les résultats que nous espérons. La Pyramide à degrés, l'admirable temple du Sphinx, ne représenteront jamais une période d'incubation.

Il nous faut par conséquent aller encore au delà. En définitive, la civilisation égyptienne est-elle si vieille qu'elle précède Ménès lui-même, et que, semblable au Nil, elle cache sa source dans des régions jusqu'à présent inconnues et inexplorées? On devrait le croire si l'on accepte comme réels les rois qui, sous le nom de *Mânes* que leur donne Eusèbe, et sous le nom de *Hor-schesu* (les serviteurs d'Horus) que leur donnent les hiéroglyphes, ont précédé le fondateur de l'unité

nationale ; on doit le croire surtout si l'on admet que les inscriptions du temple de Dendérah ne nous trompent point et que c'est bien aux *Hor-schesu* qu'il faut attribuer la construction du plus ancien monument de cette ville.

Nous n'avons donc pas seulement à nous préoccuper des souvenirs contemporains des trois premières dynasties. Si nous voulons arriver jusqu'au point précis que la civilisation égyptienne a marqué de ses premières empreintes, ce n'est plus la trace de Ménès que nous devons chercher, mais celle, plus éloignée encore, des *Hor-schesu*. Alors nous aurons résolu un grand problème, et, aux plus extrêmes limites que l'histoire de l'homme civilisé ait pu jusqu'à présent atteindre, nous apercevrons l'antique et vénérable figure de celle que, de plus en plus, nous aurons le droit de nommer « l'aïeule des nations ».

Restent les fouilles.

Les fouilles qui ont pour objet les recherches des origines devront être installées sur les trois points suivants que nous énumérerons dans leur ordre topographique, en marchant du nord au sud :

1° *Grandes Pyramides de Gyzeh*. — La période antérieure à la IV^e dynastie y est représentée par deux monuments sur lesquels il est très important de fixer notre attention. Il s'agit du Grand Sphinx de Gyzeh et de la construction mégalithique connue sous le nom de « Temple d'Armachis ».

Il n'est personne qui ne connaisse le Grand Sphinx de Gyzeh. Sur la foi de Pline, le Grand Sphinx de Gyzeh a passé longtemps pour le tombeau d'un roi *Armaïs*. Mais Pline avait pris le nom d'un dieu pour le nom d'un homme, et, à la lecture de quelques textes inscrits sur des stèles trouvées au pied du monument, on s'est vite aperçu que le Sphinx était la gigantesque image, non d'un roi *Armaïs*, mais d'un dieu que les hiéroglyphes appellent *Hor-em-khu*, *Harmakku* (*l'Horus des deux horizons*) et les Grecs *Ἄρμαχίς* ; on s'est aperçu aussi que

le Sphinx est, non un monument taillé de main d'homme, mais un rocher auquel, par quelques travaux de sculpture et de maçonnerie, on avait donné tant bien que mal la forme extérieure d'un sphinx.

Tout le monde connaît aussi le temple d'Armachis. Bâti tout entier (à l'exception du revêtement) en granit et en albâtre, il étonne le voyageur aussi bien par la masse et le choix des matériaux mis en œuvre que par la simplicité et la grandeur de ses lignes. Il étonne bien plus encore quand on sait qu'il existait déjà sous Chéphren, puisque ce roi l'orna de ses statues, et même sous Chéops qui fit construire à côté un temple dédié à l'Isis protectrice des Pyramides.

Enfin, on se rappellera que le Grand Sphinx de Gyzeh, ainsi que le temple d'Armachis, son voisin, ont été, il y a quelques années, l'objet de travaux qui, malheureusement, si considérables qu'ils aient été, ne furent point achevés.

On voit, par le seul énoncé de ces trois points, où nous voulons en venir et ce que nous avons à faire. Ce sont ces travaux qui n'ont point été achevés qu'il faut reprendre et finir.

Mais dans quel sens les dirigerons-nous ?

Pour bien comprendre ce qui va suivre, il faut d'abord étudier les lieux, et essayer de faire voir ce que fut le Sphinx aux trois époques principales de sa durée, c'est-à-dire sous l'Ancien Empire, sous les Thoutmès, sous les Romains.

Dans son état primitif et sous l'Ancien Empire, le Sphinx appartenait à un ensemble formé de deux monuments que séparait un champ libre d'une centaine de mètres de longueur. Du côté nord, le Sphinx s'élevait seul, isolé, et en quelque sorte tout nu sur le roc qui lui sert de base; une de nos maisons à cinq étages ne dépasserait pas en hauteur la hauteur de ce géant des sphinx; il était peint en rouge brun; sa grande face aux yeux ouverts regardait l'Est. — Du côté sud était le temple dont le Sphinx est la divinité. On se figurerait mal le

temple du Sphinx si l'on s'attendait à le voir sous la forme des autres temples dont la haute Égypte nous offre de si parfaits modèles. Ici pas d'obélisques, pas de pylônes, pas de corniches ornées de disques aux grandes ailes éployées, pas de colonnes, pas de grandes scènes de batailles. Le temple du Sphinx est un cube énorme de maçonnerie, plus semblable à une forteresse qu'à un édifice religieux. L'extérieur, construit avec les plus gros blocs de calcaire qu'on trouve en Égypte, n'offre à la vue que des surfaces lisses, décorées de longues rainures verticales et horizontales habilement entre-croisées ; une seule petite porte est visible dans un coin. L'intérieur est plus étrange encore. Tout y est droit, rectiligne, et je puis dire, en parlant de la masse des matériaux employés, monstrueux. Le pilier carré, sans abaque et sans base, supportant une architrave, qui semble n'être elle-même qu'un pilier couché sur le côté, y est seul employé. En vain y chercherait-on un mot d'inscription, une scène d'adoration, un tableau. Chéphren, le constructeur de la II^e pyramide et un des premiers rois de la IV^e dynastie, y fera déposer plus tard des statues taillées à son image ; mais il ne paraît pas que jusqu'alors ce temple ait pu être remarqué pour autre chose que pour la nudité sévère de ses parois. Tel était le Sphinx sous l'Ancien Empire.

Au commencement du Nouvel Empire, la physionomie générale du Sphinx avait peu changé. Fatigué d'une longue course, Thoutmès IV s'était un jour endormi à l'ombre du monument et avait eu un songe. Il avait vu le dieu lui apparaître, et, d'un ton irrité, lui ordonner de débarrasser son image des sables qui l'engloutissaient. A ce moment, le Sphinx cessa d'être le monument isolé et tout nu dont nous avons parlé. L'épaule droite du Sphinx est la partie la plus voisine du temple. C'est la place qu'on choisit pour y appuyer l'immense stèle de granit érigée en souvenir des travaux de res-

tauration ordonnés par Thoutmès IV ; c'est aussi la place où, dans la suite, on construisit, avec la stèle de Thoutmès IV et d'autres stèles de Ramsès II représentant des scènes d'adoration, une sorte d'édicule qui, par sa position, regardait la porte du temple et semblait venir au-devant du visiteur qui en sortait. Jusqu'aux premiers rois du Nouvel Empire, le Sphinx resta donc à peu près ce qu'il était depuis le roi inconnu des anciennes dynasties qui en avait ordonné l'exécution.

Il n'en était plus de même quand nous retrouvons le Sphinx sous les Romains, et cette fois l'aspect des lieux s'est considérablement modifié. Le sable a repris le dessus, submergeant comme une marée montante le temple tout entier et les flancs du Sphinx. Les grandes stèles ont été déplacées, et arrangées en une sorte de chambre à ciel ouvert dans le creux formé par les pattes antérieures de l'animal symbolique. Autrefois on se conformait à la règle la plus généralement suivie dans les temples, et on abordait le Sphinx comme tous les sphinx, je veux dire par le côté. Sous Trajan, l'enfouissement était si complet que le chemin de côté fut abandonné et qu'un escalier à marches très larges fut construit en avant des pattes, amenant en face les visiteurs. Le Sphinx était donc sous les Romains à peu près ce qu'il était à l'époque des fouilles de Caviglia. Le temple avait disparu, et l'on ne voyait du Sphinx que sa tête souriante, son immense poitrine qui se dressait au-dessus du spectateur comme une falaise abrupte, et ses pattes allongées entre lesquelles de grandes stèles étaient debout. Tout le reste était sable.

Ainsi se coordonnent les trois époques principales de la durée du Sphinx.

Est-il besoin maintenant d'insister sur le rôle que les fouilles sont appelées à jouer ? Nous connaissons assez le terrain pour savoir qu'il n'y a qu'une chose à faire : déblayer le Sphinx

jusqu'à sa base, faire pour lui ce que nous avons fait pour Ibsamboul, ce que nous ferons pour Edfou et Dendérah, c'est-à-dire élever à une vingtaine de mètres du monument un gros mur d'enceinte qui empêche le retour du sable. Le Sphinx et son temple nous apparaîtront alors dans leur état primitif, et aucune des particularités qu'ils présentent ne pourra nous échapper. Pline affirme que le Sphinx est un tombeau. Peut-être Pline ne s'est-il trompé qu'à moitié, et il ne serait pas impossible que, comme à Dendérah, à Edfou, à Karnak, à Philæ, existât quelque part, dans le corps du monstre, une crypte, un caveau, une chapelle souterraine qu'on aurait prise pour une tombe, ce qui expliquerait la tradition dont Pline s'est fait l'écho; il ne serait pas impossible non plus que le puits vu et cité par le Père Vansleb, et qui aurait son ouverture dans le dos du Sphinx, conduisît à une crypte. Notre fameux temple d'Armachis n'a-t-il pas d'ailleurs quelque peu de l'aspect extérieur de ces tombes de l'Ancien Empire que nous connaissons sous le nom de *mastabas*? Comme au *Mastabat-el-Farâoun*, comme à la Pyramide de Mycerinus, n'y trouve-t-on pas de grandes niches rectangulaires qui seraient au temple du Sphinx ce que les cryptes sont au temple de Dendérah, mais qui peuvent passer pour des chambres à momies? De la construction mégalithique qui avoisine le Sphinx, nous faisons le temple du Sphinx sous son nom d'Armachis. Mais pourquoi ce monument extraordinaire, qui, comme plan, n'est pas loin de ressembler à une tombe agrandie, ne serait-il pas la tombe du roi qui a ordonné l'exécution du Sphinx? Encore une fois, il y a donc encore bien des points à éclaircir autour du Sphinx; et si, comme le sphinx d'Œdipe, le Sphinx de Gyzeh est debout au bord de la route du désert pour proposer une énigme aux passants, nous devons dire que, malgré tout, le mot définitif de cette énigme n'est pas encore trouvé.

Un dernier point reste à noter. Jusqu'à présent, nous n'avons pas agité d'autre question que celle de la destination du Sphinx, et du caractère religieux dont il nous semble revêtu. Mais l'époque à laquelle le Sphinx remonte n'est pas moins digne de notre attention. Ne serait-ce pas, en effet, le triomphe de nos fouilles, si, reculant de plus en plus les bornes de l'antiquité égyptienne, nous arrivions à prouver, pièces en main, que, chronologiquement, Ménès précède de plusieurs siècles Abraham, et qu'avant Ménès le Sphinx s'enfonce si profondément dans la nuit des temps qu'il faut en attribuer la construction à ces personnages d'époque antéhistorique que les hiéroglyphes nomment *Hor-schesu* ?

Tel serait, en somme, le travail à faire aux Pyramides en vue des problèmes qui se rattachent aux sources de la civilisation égyptienne. Il ne faut pas une grande attention pour s'apercevoir que, dans tout ce que nous venons de dire, les déductions ne s'enchaînent pas d'une façon toujours correcte, et que, sur le même sujet, nous émettons une opinion qui n'est pas toujours également arrêtée. Mais celui qui essaye de découvrir l'origine du Sphinx et du monument bizarre qui lui sert de complément, est semblable au voyageur qui cherche sa voie dans l'inconnu, qui avance et qui recule, incertain de la route qu'il doit suivre. Ces incertitudes, ces défaillances, ces tâtonnements, sont, en somme, la condition d'être des fouilles.

2° *Saqqarah*. — La nécropole de Saqqarah ne nous fera peut-être pas remonter dans le passé aussi loin que le temple d'Armachis. Mais n'oublions pas qu'à Saqqarah s'élève la pyramide d'Ouénéphrès, qui appartient à la première dynastie, et qu'autour de cette pyramide se groupent des tombeaux qu'on n'étudiera pas longtemps sans augmenter le nombre des trop rares monuments archaïques que nous possédons jusqu'à présent.

3° *Thinis*. — Nous nous dirigerons encore vers le sud, et nous irons cette fois jusqu'à *Thinis*.

Thinis est le lieu de naissance de Ménès, et le siège, au dire d'Eusèbe et de l'Africain, des deux premières dynasties. Il y a chance par conséquent d'y rencontrer des souvenirs contemporains des anciennes époques de la monarchie égyptienne. Mais où est *Thinis* ?

Au rapport d'Étienne de Byzance, *Thinis* serait le nom antique d'Abydos, comme Lutèce est le nom ancien de Paris. Ce n'est cependant point à ce rapprochement que nous ont fait arriver nos premières fouilles d'Abydos. *Thinis*, sous la forme hiéroglyphe *Tena*, se rencontre bien à Abydos sur quelques monuments, mais plutôt comme le nom d'une localité plus ou moins voisine. Ce n'est pas le lieu de discuter à fond cette question. Est-ce à la ville déchue de son rang et qui s'est appelée *Thinis* que la moderne Girgeh, située à sept ou huit kilomètres seulement d'Abydos, a succédé ? Je serais tenté de le croire. En face de Girgeh, de l'autre côté du Nil et au pied de la montagne arabe, est une série de tombes creusées dans le roc, appartenant à des fonctionnaires de *Tena* attachés au culte du dieu Anhour, divinité principale du nome dont *Thinis* était la capitale ; ce lieu, inconnu des voyageurs, s'appelle *Gebel-Yayah*. Jusqu'à présent, il est vrai, nous n'avons pas trouvé à *Gebel-Yayah* des prêtres d'Anhour d'une autre époque que celle de Ménephtah. Mais nous n'avons consacré que quelques heures à l'exploitation de *Gebel-Yayah*, et rien ne nous dit qu'avec des fouilles persévérantes nous ne pourrions y mettre au jour des souvenirs plus anciens, c'est-à-dire contemporains de la première et de la deuxième dynastie.

Quoi qu'il en soit, *Gebel-Yayah*, nécropole supposée de *Thinis*, est une localité à étudier, et je n'hésite pas à l'inscrire dans le programme de nos fouilles.

En résumé, le premier groupe de l'Ancien Empire, com-

posé des I^o, II^o, III^o dynasties, nous oblige à explorer les grandes Pyramides, Saqqarah et Thinis. Sans doute le problème est difficile, et le succès ne sera probablement obtenu qu'au moyen d'efforts soutenus pendant longtemps. Mais j'encouragerai celui qui entreprendra ces fouilles en lui montrant à l'horizon, comme le point d'arrivée de la route à suivre, l'antique figure de Ménès, et la figure plus antique encore des *Hor-schesu*.

DEUXIÈME GROUPE. — Le deuxième groupe de l'Ancien Empire comprend les IV^o, V^o et VI^o dynasties. C'est le groupe des *mastabas*.

Ici nous n'avons qu'à récapituler. Nous avons mis près de quinze ans à étudier, tant aux Pyramides qu'à Saqqarah, les *mastabas* de l'Ancien Empire, et nous n'avons pas perdu notre temps, puisque c'est à ces premières fouilles que nous devons le mémoire de M. de Rougé sur les *Monuments que l'on peut attribuer aux six premières dynasties de Manéthon*. Mais quelque chose reste à faire.

On n'a qu'à entrer successivement dans une tombe de la XVIII^o dynastie et dans une tombe de la IV^o, pour voir la différence profonde qui sépare, comme décoration des murailles, les monuments funéraires des deux époques.

Dès l'avènement du Nouvel Empire (XVIII^o dynastie), le sombre *Livre des morts* règne en maître dans les tombeaux. Le défunt habite les régions infernales. Conduit par Osiris, son type et son sauveur, il combat les monstres compagnons des ténèbres et de la mort. Il est un *khou*, il est un *lumineux*, et c'est à peine s'il se souvient qu'il a été un homme.

Les *mastabas* de l'Ancien Empire nous offrent un tout autre spectacle. Nous avons encore affaire ici à un *Livre des morts*, mais à un *Livre des morts* tout différent de composition. Il n'y a plus cette fois de monstres compagnons des ténèbres et de la mort, et Osiris lui-même ne se montre pas. Le défunt

habite une région qui, pour tout Égyptien de ce temps, était un idéal de félicité et de bonheur. Il circule au milieu des champs; il pêche, il chasse, il enseme les terres, il récolte, il emmagasine. De nombreux troupeaux paissent à ses côtés. De son vivant, il avait assuré par des fondations à perpétuité le service des offrandes qu'on doit apporter en nature dans son tombeau aux jours prévus par le rite; des femmes et des hommes, représentant allégoriquement chacune des fermes affectées à cet usage, sont avec lui. Chose remarquable, ses parents, ses serviteurs l'accompagnent dans ce monde où il ne doit plus connaître la douleur et la mort. Çà et là la personnalité du défunt percera bien encore dans certains détails : quelques récits biographiques se mêleront aux scènes variées d'outre-tombe que le visiteur des tombeaux a sous les yeux. Mais le principe reste invariable. Les tableaux des *mastabas* de l'Ancien Empire nous montrent uniformément le défunt transporté dans un monde idéal commun à tous les Égyptiens.

Jusqu'ici ce que nous appelons un monde idéal a été considéré comme un monde réel, et, dans tous les tableaux qui couvrent les murailles des chambres réservées de ces *mastabas* de l'Ancien Empire, on a vu le personnage auquel le tombeau est consacré, non pas mort, mais encore vivant. On l'a vu cultivant les champs qu'il a possédés, assistant à la chasse et à la pêche dans ses propres domaines. Tous les animaux dont les tableaux sculptés sur les murs nous donnent le nombre, il les a possédés, etc. Mais on voit par ce qui précède que l'intention des tableaux ainsi représentés doit être changée du tout au tout.

En effet, si les tableaux représentés sur les parois des tombeaux devaient être personnels au défunt, ils ne seraient pas toujours les mêmes pour tous. Que le défunt soit prêtre, soldat, agriculteur, fonctionnaire de la cour, artisan, les scènes ne varient que dans les détails, c'est-à-dire dans les titres,

l'énumération des parents et certaines mentions biographiques.

Il n'y a pas que cette seule difficulté. L'Égypte actuelle, on doit le reconnaître, ne ressemble plus guère à l'Égypte de l'Ancien Empire. Il y avait alors plus de terres marécageuses, plus de champs couverts de roseaux; le crocodile et l'hippopotame s'ébattaient dans des cours d'eau que le temps a comblés et que le fellah sillonne aujourd'hui paisiblement du soc de sa charrue. Mais, alors comme aujourd'hui, l'économie générale du pays était dominée par le phénomène périodique de l'inondation; alors comme aujourd'hui, l'Égypte, en un temps donné, devenait un vaste lac à la surface duquel, selon l'expression d'Hérodote, « les villages émergeaient comme des îles ». Dans ces conditions, on conçoit une Égypte agricole; mais on a peine à concevoir une Égypte pastorale. Le *Phtah-hotep* de Saqqarah prétend avoir possédé, à Memphis, 121,200 demoiselles de Numidie, 111,200 canards, 1,225 cygnes. Tout à côté, un nommé *Sabou* élevait dans les domaines qui étaient l'apanage de son tombeau 1,237 bœufs d'une espèce, 11,360 d'une autre, 1,220 d'une troisième espèce, 1,138 d'une quatrième, sans parler de 405 autres bœufs comptés à part (en tout 15,360 bœufs), et, de plus, un nombre proportionné de gazelles et d'antilopes. Aux Pyramides et à Saqqarah, on ne compte pas les tombeaux où des énumérations de ce genre se présentent. Mais comment concilier tout cela avec l'état physique du pays? Ces troupeaux réellement innombrables, où les aurait-on parqués et nourris pendant l'inondation?

Il est donc impossible que les peintures des tombeaux de l'Ancien Empire où nous voyons s'étaler ces scènes fastueuses soient des peintures de la vie réelle. C'est un côté de la vie idéale d'outre-tombe, spécialement réservé pour la décoration des tombeaux de l'Ancien Empire; c'est un *Livre des morts*,

bien différent du *Livre des morts* de la XVIII^e dynastie, à côté duquel il a déjà pu vivre alors, que nous avons devant nous.

Ce « quelque chose qui nous reste à faire », dont nous avons parlé tout à l'heure, est donc là. Quelque étendues qu'aient été nos premières recherches dans les *mastabas* de l'Ancien Empire, nous n'avons pas encore ce qui nous est nécessaire pour reconstituer *in extenso* le livre inconnu dont les chapitres épars ont servi à la décoration des tombeaux de ce temps. Il nous faut d'autres tombeaux, un nombre plus grand d'exemples et de matériaux. Dans cette intention, nous fouillerons de nouveau les Pyramides, Abousyr, Saqqarah, Meydoum. A force de rapprochements et de confrontations, il nous sera peut-être possible alors de remettre sur ses pieds et de publier un livre jusqu'à présent à peu près inconnu de l'ancienne littérature des Égyptiens.

Nous en avons fini avec le deuxième groupe de l'Ancien Empire, composé des IV^e V^e et VI^e dynasties. Il faut en venir maintenant au troisième.

TROISIÈME GROUPE. — Ce groupe comprend les VII^e, VIII^e, IX^e et X^e dynasties.

Cette fois, il ne s'agit plus de chercher à pénétrer jusqu'à ces époques lointaines où doivent vivre encore des souvenirs de Ménès. Le problème à résoudre est celui-ci :

La VI^e dynastie est à peine éteinte que, brusquement, se manifeste, dans la série monumentale, un vide profond qui ne se termine, quatre cent trente-six ans plus tard, qu'avec le premier roi de la XI^e dynastie. Comme nous l'avons déjà dit, c'est en effet à une sorte de trou où, en quelque partie de l'Égypte que ce soit, pas une stèle, pas une statue, pas un tombeau, pas le moindre fragment ne se montre pendant près de quatre siècles et demi, qu'aboutit la VI^e dynastie.

En vain cherchera-t-on à combler ce vide avec l'Ἀχθόνης de

Manéthon (le seul roi de cette période que cite l'historien national), avec les deux ou trois rois du Canon d'Ératosthènes, avec les quatre ou cinq cartouches, très discutables, du papyrus de Turin, avec les dix-huit noms, dont la plupart font sans doute double emploi avec les précédents, de la deuxième rangée d'Abydos. Je ferai remarquer que tous les documents où ces noms ont été recueillis sont postérieurs à la période qui nous occupe, et qu'en fait de monuments contemporains, nous n'en possédons littéralement aucun. Quoi qu'on fasse, il semble que, pendant près de quatre siècles et demi, la civilisation égyptienne se soit effondrée dans un cataclysme d'autant plus inexplicable qu'il n'a rien laissé debout, pas même des ruines.

Tel est le problème à résoudre. Pour l'étudier dans toutes ses parties, il faudrait entrer ici dans des développements historiques et chronologiques qui nous feraient sortir du cadre que nous nous sommes tracé. Il nous suffit, quant à présent, de rappeler que, des quatre dynasties de Manéthon (les VII^e, VIII^e, IX^e et X^e), les deux premières sont memphites, les deux autres ont Héracléopolis pour capitale.

En ce qui regarde les dynasties memphites, le choix n'est pas douteux, et c'est en surveillant les nouvelles opérations à faire sur l'emplacement de Memphis que le résultat désiré pourra être obtenu.

En ce qui regarde Héracléopolis, nous n'avons pas non plus à hésiter. Le nom ancien d'Héracléopolis est *Ha-khnen-Souten* (la demeure de l'enfant royal). Dans *Ha-khnen-Souten*, ou tout simplement *Ha-khnen*, ne retrouvons-nous pas l'*Ahnas-el-Médineh* (*Ahnas*, la capitale) des Arabes et le *Hnès* d'Isaïe ?

Le choix n'est donc pas douteux. Pour trouver des vestiges des VII^e et VIII^e dynasties, nous chercherons à Memphis. C'est à *Ahnas-el-Médineh*, représentée aujourd'hui par des ruines assez étendues qui n'ont été jusqu'ici l'objet d'aucune investi-

gation sérieuse, que nous devons essayer de faire revivre des souvenirs des IX^e et X^e dynasties.

J'ai tout lieu de croire qu'en suivant dans ses diverses parties le programme que nous venons d'esquisser, — en cherchant à réunir le plus grand nombre possible de monuments appartenant aux quatre premières dynasties de l'Ancien Empire, et même, s'il est possible, aux époques antérieures, — en ramassant çà et là les fragments épars du livre perdu qui a servi à décorer les murailles des *mastabas* de ce temps, — en essayant de supprimer l'espèce d'hiatus qui est comme la marque des quatre dernières dynasties, on arrivera à mieux connaître une période de l'histoire d'Égypte sur laquelle, il y a vingt ans à peine, nous n'avions encore que des renseignements confus. Nous arrivons maintenant au Moyen Empire.

§ II.

MOYEN EMPIRE.

Le nom de Moyen Empire est donné à la période qui s'étend du commencement de la XI^e dynastie à la fin de la XVII^e. Le Moyen Empire est illustré par la dynastie glorieuse des Amenemha et des Ousertasen. La grande invasion des Pasteurs y a sa place. C'est sous le dernier de ces rois Pasteurs que Joseph devient ministre et gouverne l'Égypte.

Nous n'avons à retenir ici du Moyen Empire que le commencement et la fin. Au commencement appartient un groupe de rois que nous connaissons sous le nom de *groupe des Entef*. La fin est occupée par les conquérants sauvages qu'on appelle les *Pasteurs* ou les *Hycsos*.

Ces deux grandes époques nous serviront à diviser en deux parties principales notre programme des fouilles du Moyen Empire.

Groupe des Entef. — En étudiant Thèbes et quelques autres localités de la haute Égypte, on se trouve en présence d'un

certain nombre de monuments de même facture, de même style, tous contemporains de rois qui s'appellent *Mentouhotep*, *Ameni*, bien plus souvent *Entef*.

La place que ce groupe de rois occupe dans la série des dynasties est facile à déterminer. En effet, une stèle du musée de Leyde, signalée pour la première fois par M. de Rougé, nous donne la biographie d'un personnage qui naquit sous un roi Entef et qui mourut sous un roi Amenemha. Or, si Manéthon ne nomme aucun roi de la XI^e dynastie, il nomme les rois de la XII^e assez clairement pour que nous reconnaissons en eux les Amenemha des monuments. Le point de soudure des deux dynasties est donc certain, et, puisque les Amenemha sont de la XII^e dynastie, les Ameni, les Mentouhotep, les Entef, qui sont leurs prédécesseurs immédiats, représenteront sans réplique la XI^e.

Mais si nous savons où se place la XI^e dynastie et où elle finit, nous ne savons pas où elle commence. Manéthon donne 43 ans de durée à la XI^e dynastie; nous avons cependant trouvé à Drah-Abou'l-Neggah une stèle qui nous prouve qu'un des Entef a régné à lui seul au moins 50 ans. Le chiffre de Manéthon est donc altéré, et la question de savoir à quelle époque a commencé la XI^e dynastie reste par conséquent entière.

Trouvons-nous dans les ressources dont nous disposons jusqu'à présent le moyen de faire face à cette difficulté?

On remarquera que, selon la salle des Ancêtres, les Entef ont eu pour prédécesseurs, non des rois comme eux, mais un *erpa* (simple noble), et un *hor* (roi partiel). On remarquera encore que quand la VI^e dynastie s'éteint et que l'Égypte semble renaître avec la XI^e, tout a changé. Les noms propres des particuliers sont pour la plupart nouveaux et inconnus. Le style de la sculpture s'est transformé. La langue n'a plus la même allure. Les stèles sont rédigées et disposées dans un

autre esprit : on élève d'autres autels à d'autres dieux ; nous assistons à une renaissance due à des hommes nouveaux qui semblent répudier plus ou moins les anciennes traditions ; il y a quelques nègres parmi les momies ; les morts sont couchés dans un cercueil formé d'un seul tronc d'arbre évidé, et cet arbre, dit-on, ne croît plus qu'au Soudan ; on remarquera enfin que la XI^e dynastie est partielle, c'est-à-dire qu'elle n'a pas régné dans le nord au delà d'Abydos.

Une sorte de clarté semble donc commencer à luire. Puisqu'il y a dans Manéthon une dynastie (la XI^e) qui est partielle, pourquoi n'admettrait-on pas que d'autres dynasties des mêmes listes l'ont été comme elle ? Nous en revenons ainsi à l'immense hiatus que nous signalions tout à l'heure. Les VII^e, VIII^e, IX^e, X^e dynasties, dont pas un monument n'est venu jusqu'à nous, peuvent être partielles comme la XI^e. Dès lors nous ne violons pas les règles d'une saine critique en supposant que la XI^e dynastie gouvernait à Thèbes, dans le même temps qu'à Héracléopolis régnaient la IX^e et la X^e, et que la VII^e et la VIII^e occupaient Memphis. Nous savons où finit la XI^e dynastie, mais nous ne savons pas et nous cherchons à savoir où elle commence : elle commence quelque part dans le sud avec les *erpa* et les *hor* de la salle des Ancêtres. Des événements jusqu'ici inconnus et qui se rapportent peut-être aux bouleversements qui mirent fin à la VI^e dynastie, avaient forcé un *erpa* et un *hor* à s'expatrier, exemple que devaient suivre plus tard les soldats de Psammitichus. A une époque indéterminée, que la stèle des 50 ans nous autorise à placer bien au delà des 43 années de Manéthon, ces *erpa* et ces *hor* reviennent du sud, rapportant avec eux une civilisation dégénérée et construisant à Thèbes les monuments bizarres qui nous étonnent.

Voilà, dans ses lignes générales, le tableau que nous présente le commencement du Moyen Empire.

Quant aux fouilles, on voit par ce qui précède que nous n'avons pas d'hésitation à avoir sur la direction à leur donner. L'aire géographique qu'embrasse la XI^e dynastie doit être attentivement étudiée. On surveillera à Abydos, à Drah-Abou'l-Neggah, les travaux qui s'y feront; on recueillera les indices, on notera les noms de rois. Il existe, dit-on, aux environs de Gebel-Silsilch un vallon situé en plein désert où les rochers conservent les noms, gravés par des voyageurs anciens, de presque tous les rois de la X^e dynastie; dans le langage du pays, ce vallon s'appelle le *Repos du Chasseur*; c'est là qu'il faudrait aussi chercher. On tâchera également de voir si les monuments que nous rencontrons çà et là s'arrangent du raccourcissement des cinq dynasties de Manéthon. L'hypothèse, en somme, est hardie, puisqu'aux cinq dynasties de Manéthon nous voulons substituer une seule dynastie, flanquée de plusieurs autres, ses contemporaines; mais que nous diront de tout cet ensemble les monuments auxquels, en définitive, appartiendra toujours le dernier mot de la question?

Je n'ajouterai qu'un mot.

Nous verrons tout à l'heure que, sous la XVII^e dynastie, à la fin de l'occupation des Hycsos, une période toute semblable à la période des Entef se présente. Ce sera la même renaissance, le même art, les mêmes noms propres, les mêmes stèles, les mêmes cercueils taillés dans un tronc d'arbre évidé. A ce moment, l'Égypte se soulève contre des oppresseurs détestés et les chasse. Pourquoi n'en serait-il pas de même avec la XI^e dynastie? Pourquoi ces *hor* et ces *erpa* ne seraient-ils pas les rois légitimes expulsés du pays à la suite d'une invasion étrangère? A quelques siècles de distance les mêmes causes auront produit les mêmes effets. L'Égypte, plus ou moins longtemps après la VI^e dynastie, avait été une première fois conquise, et le réveil national a eu lieu sous la XI^e. Une autre invasion, commencée sous la XIII^e dynastie, se terminera dans les mêmes

circonstances, et les rois légitimes qui avaient fui devant les Pasteurs rapporteront de la même contrée du Soudan la même civilisation, le même art, les signes d'une même décadence. Quand on étudie bien Manéthon, on semble deviner à travers les lignes confuses de sa narration comme les traces de deux invasions de Pasteurs. Qui sait si ces invasions ne sont pas celles dont le souvenir vit encore sur les monuments de la XI^e et de la XVII^e dynastie ? Qui sait si les fouilles ne donneront pas tort à notre nouvel arrangement des dynasties placées entre la VI^e et la XI^e ? Qui sait enfin s'il n'y avait pas déjà des Pasteurs en Égypte sous les Entef, et si la XII^e dynastie, toute glorieuse qu'elle ait été, n'a pu occuper Memphis parce que quelque branches des Pasteurs y régnait ?

Ce ne sont donc pas, comme on le voit, les sujets d'études qui nous manquent. Raison de plus pour être attentif aux fouilles et les bien ordonner.

Des Pasteurs. — On sait ce que furent les Pasteurs, d'après Manéthon. Vers le milieu du Moyen Empire, l'Égypte se trouvait dans une de ces périodes de calme où un pays n'a qu'à suivre paisiblement et sans secousse la route unie que la sagesse de ses rois a tracée devant lui. Tout à coup un choc épouvantable a lieu. « Il nous vint autrefois, dit Manéthon, un roi nommé *Timaos*, au temps duquel Dieu, je ne sais pour quel motif, étant plus irrité contre nous, des gens de race ignoble, venus des contrées de l'orient, se jetèrent à l'improviste sur ce pays et le subjuguèrent facilement et sans combat. Après la soumission de ses princes, ils brûlèrent avec cruauté les villes et renversèrent les temples des dieux. De plus, ils se conduisirent de la manière la plus barbare envers les habitants du pays, faisant périr les uns, emmenant en captivité les femmes et les enfants des autres. » — « Leur peuple entier, ajoute Manéthon, fut appelé *Hycsos*, c'est-à-dire rois pasteurs ; car *hyk*, dans la langue sacrée, signifie *roi*, et *sos*, selon le

dialecte vulgaire, *pasteur* ou *pasteurs* (*ποιμένες*). De là le mot composé *Hycsos*. Il en est qui prétendent que c'étaient des Arabes. »

Les renseignements qui suivent ne sont pas moins précieux. A peine installés, les Hycsos choisirent pour roi un des leurs nommé *Salatis*. *Salatis* s'établit à Memphis, sépara ainsi la haute et la basse Égypte, leva des impôts, fortifia les villes partout où il le crut convenable, et surtout porta son attention sur la frontière orientale du Delta qu'il voulait prémunir contre une invasion des Assyriens « alors tout-puissants. » *Avaris* était une ancienne ville sur la branche Bubastite du Nil; il l'entoura de murs et y installa une garnison de 240,000 soldats. Après dix-neuf ans de règne, *Salatis* mourut. Il eut pour successeurs *Beon*, *Apakhmas*, *Apophis*, *Assès*, qui tous, dit Manéthon, « s'appliquaient à faire une guerre perpétuelle, désirant arracher jusqu'à la racine de l'Égypte.

« Environ cinq cent onze ans » s'écoulèrent ainsi. Pendant ce temps, les rois légitimes, relégués dans leur haute Égypte, ne restaient pas inactifs, et la résistance s'organisait. Un roi que Josèphe, d'après Manéthon, nomme *Alisphragmuthosis*, fils de *Thummosis*, et qu'un peu plus loin Manéthon lui-même appelle *Tethmosis*, vint, avec une armée de 480,000 hommes, faire le siège d'*Avaris* où les Pasteurs s'étaient enfermés. Les Pasteurs vaincus passèrent l'isthme, et se réfugièrent dans le pays « qui est aujourd'hui la Judée, » dit Josèphe, où ils fondèrent Jérusalem.

Tels auraient été les Hycsos. « Le souvenir de leurs cruautés, dit M. Maspero, resta longtemps vivant dans la mémoire des Égyptiens et excitait encore, à vingt siècles de distance, le ressentiment de l'historien Manéthon. La haine populaire les chargea d'épithètes ignominieuses et les traita de maudits, de pestiférés, de lépreux. »

Maintenant, que faut-il croire de ces récits? Il y a vingt

ans, une période sans monuments, sans gloire, sans civilisation, sans art, qu'on appelait la période des Hycsos ou des Pasteurs, se dressait, comme une sorte de barrière infranchissable en travers de l'histoire d'Égypte. Avons-nous réellement à compter aujourd'hui avec cet obstacle ?

Avant de montrer pour quelle part nos nouvelles fouilles doivent intervenir dans la question des Hycsos, je résumerai en quelques lignes les résultats que nos anciennes fouilles nous ont déjà fait obtenir. Ces résultats sont les suivants :

1° On n'a pas oublié l'émotion produite par la mise au jour des étranges figures que les fouilles de Tanis nous ont mises entre les mains. Ces gros sphinx à face humaine et à crinière de lion, ces yeux bridés, ces pommettes saillantes, ce nez écrasé, cette bouche dédaigneuse et pendante, cette barbe longue et touffue, n'avaient rien d'égyptien. Les sphinx portent sur l'épaule droite une légende hiéroglyphique où il n'est pas difficile de lire les cartouches d'un roi *Apépi*. Cet Apépi n'est-il pas l'Apophis de Manéthon ? Apophis n'est-il pas, selon l'Africain, le dernier roi de la famille des Pasteurs, en même temps que le roi dont Joseph aurait été le ministre ? En d'autres termes, les sphinx de Tanis ne seraient-ils pas des monuments Hycsos ?

J'ai à peine besoin d'indiquer la conclusion en présence de laquelle la découverte des monuments Hycsos nous amène. Il se peut bien que des étrangers, des Asiatiques, des gens « de race ignoble », aient conquis l'Égypte, et, à leur arrivée, aient mis le pays à feu et à sang. Mais il vint un temps où une transformation s'opéra. Ce que les sphinx prouvent en effet, c'est que, si barbares qu'ils aient pu être au moment terrible de l'invasion, les Pasteurs avaient fini par s'adoucir et adopter l'écriture, la religion, les arts, la civilisation du pays conquis. Leurs rois n'avaient-ils pas le double cartouche, leur nom d'enseigne, tout comme s'ils avaient été des rois égypt-

tiens? A la vérité, ils adoraient Soutekh, leur dieu national; mais en même temps ne se servaient-ils pas du nom de Ra pour composer leur cartouche-prénom, et du nom d'Horus pour composer leur nom d'enseigne?

2° Un argument de même valeur est tiré des huit noms de rois Pasteurs que les listes de l'historien Josèphe, d'Eusèbe et de l'Africain nous font connaître. Sur ces huit noms, il en est cinq, en effet, qui sont égyptiens.

Le *Beon* de Josèphe, de l'Africain, d'Eusèbe, se retrouve en effet dans *Abana*, nom porté précisément pendant l'occupation des Pasteurs par le père d'Ahmès, chef des nautoniers.

Staan de l'Africain est le *Set-aa* (le grand *Set*) de la stèle de l'an 400.

Apophis (Papi, Apépi) est trop connu pour que nous insistions sur la forme tout égyptienne de ce nom.

Ianias peut se retrouver dans le nom propre *Ani*, fréquemment porté par des personnages qui vivaient sous l'Ancien et le Moyen Empire.

Enfin *Assis* ne rappelle-t-il pas l'*Assa* des stèles d'Abydos et de Saqqarah, et le roi de même nom qui figure au côté gauche de la salle des Ancêtres?

Cette fois encore, le doute n'est donc pas possible. Les vainqueurs avaient fini par si bien adopter les mœurs et la civilisation des vaincus, qu'il vint un moment où ils donnèrent à leurs rois des noms égyptiens; et, puisque ces rois figurent dans les listes du plus autorisé des abrégiateurs de Manéthon comme appartenant à la XVII^e dynastie, on peut croire que la transformation correspond aux dernières années de l'occupation par les Hycsos du territoire égyptien.

3° Jusqu'ici tout paraît bien clair, et les faits s'agencent avec une exactitude qu'*a priori* il semble impossible de contester. Conformément au récit de Manéthon, les Hycsos n'auraient été tout d'abord qu'une horde envahissante de pillards,

et c'est plus tard seulement que l'Égypte se serait vengée en absorbant ceux qui l'avaient voulu détruire.

Gardons-nous cependant d'admettre comme définitive cette façon d'envisager dans ses lignes générales l'histoire des Hycsos.

Vers la fin de leur séjour en Égypte, les Hycsos sont bien les convertis qui élisent pour rois l'Apophis, l'Assès, le Béon des traditions égyptiennes. Mais, chose remarquable, sous la XIII^e dynastie et tout au commencement de l'occupation étrangère, c'est-à-dire aussi près que possible de l'invasion, le même phénomène se présente.

Nous avons trouvé dans les ruines de Tanis deux beaux colosses de granit gris qui représentent un roi assis dans la pose traditionnelle. Il n'y a pas à se méprendre au style de ces colosses : sculpture, gravure, maigreur de la taille, longueur exagérée des jambes, proportions générales des membres, tout y rappelle la XIII^e dynastie et d'autres colosses des Sebekhotep et des Nofréhotep découverts tout à côté. Mais, cette fois, ce ne sont plus des Sebekhotep et des Nofréhotep que nous avons sous les yeux. Le roi que les deux colosses représentent s'appelle de son prénom *Ra-smenkh-ka*, et de son nom, d'après la lecture récemment proposée par M. Brugsch pour le caractère qui en forme l'élément principal, *Mer-schos-ou*, ou *Mer-schos*, c'est-à-dire le *chef des Schos*. Or, qui ne voit que nous avons ici l'équivalent du fameux nom des Hycsos? Si, en effet, Manéthon ne nous trompe pas, si *Schos* signifie *Pasteurs* et *Hycsos roi des Pasteurs*, *Mer-schos* ne peut, à son tour, avoir d'autre sens que celui de *chef des Pasteurs*. Voilà donc un roi des Hycsos qui, si haut que nous puissions remonter, non seulement emploie l'écriture hiéroglyphique, non seulement adore les dieux égyptiens, mais se sert de son titre même de chef des Pasteurs pour composer son cartouche-nom. La conclusion à tirer de l'ensemble de ces

faits est trop claire pour que nous ayons besoin d'y insister. Il y eut peut-être des Hycsos pillards, qui portèrent la main sur les sanctuaires égyptiens et les profanèrent ; mais ce ne fut ni au commencement ni à la fin de la conquête. Le récit de Manéthon est par conséquent à modifier.

4° Il est si bien à modifier qu'il ne serait pas difficile de prouver qu'en aucun temps les Hycsos n'ont été les sauvages envahisseurs que Manéthon nous dépeint. En effet, les Pasteurs n'ont pas détruit les villes, renversé les monuments, etc. Les preuves abondent. Les statues des rois de la XII^e et de la XIII^e dynastie qui ont été trouvées à Tanis (une des villes qui ont été le plus longtemps en la possession des Hycsos) n'ont pas été touchées par ces étrangers ; bien mieux, ces étrangers les ont ornées de leurs propres légendes en hiéroglyphes. Si le temple de Tanis a été mutilé et renversé, c'est après l'expulsion des Pasteurs, qui l'avaient laissé intact, et par les successeurs d'Amosis. Cette remarque s'applique à l'obélisque encore debout d'Héliopolis, qui est de la XII^e dynastie, aux innombrables *mastabas* de l'Ancien Empire, qui seraient intacts aujourd'hui si les chercheurs de trésors et les fouilleurs n'y avaient laissé leur marque, aux tombeaux de Beni-Hassan (XII^e dynastie), de Siout (XIII^e), d'Abydos (XII^e et XIII^e), de Drah-Abou'l-Neggah (XII^e), et à tant d'autres lieux que les Pasteurs ont respectés. Deux petits obélisques de la XI^e dynastie, placés bien en évidence à Drah-Abou'l-Neggah, devant la porte d'une tombe, ne sont-ils pas restés à leur place antique jusqu'à ce jour ? Les temples conservés sont à la vérité plus rares, et l'on pourrait objecter que, si la fureur des Hycsos s'est arrêtée devant les tombeaux, elle s'est épuisée sur les temples. Mais est-ce que le temple d'Armachis, à Gyzeh, est détruit ? Est-ce que le temple de Tanis, dont nous venons de parler, n'a pas été renversé par des mains égyptiennes et précisément le jour où les Pasteurs l'ont abandonné ? Est-ce qu'à

Deir-el-Bahari n'existe pas un petit temple de la XI^e dynastie qui, il y a quelques années, montrait encore aux voyageurs ses colonnes de grès sexagonales? On fait donc injustement peser sur « les gens de race ignoble » de Manéthon les accusations dont on les charge. Nous ne saurions rien de l'Ancien Empire et des premières dynasties qui l'ont immédiatement suivi, si les Hycsos n'avaient marqué leur passage en Égypte que par des ruines.

5° « Environ cinq cent onze ans s'écoulèrent ainsi, avon-nous dit plus haut. Pendant ce temps, les rois légitimes, relégués dans la haute Égypte, ne restaient pas inactifs, et la résistance s'organisait. »

Les souvenirs des rois légitimes qui prirent part à cette résistance ne sont pas aussi rares qu'on pourrait le penser.

Une première trace se rencontre dans le tombeau du chef des nautoniers, Ahmès, fils d'Abana. Le récit biographique que ce tombeau conserve est célèbre dans la science par le beau travail que lui a consacré M. de Rougé. Ahmès raconte que son père avait servi sous le roi *Ra-skenen*, que lui-même lui succéda dans le commandement d'un navire sous le roi Amosis (XVIII^e dynastie); qu'il prit part, sous ce même prince, au siège d'Avaris, à la prise d'une autre ville des Pasteurs qu'il nomme *Scharuhana*, aux combats qui se livrèrent sous les murs de la ville *Takimi* et sur les eaux du lac *Pat'etku*; qu'il suivit le roi dans ses campagnes en Asie contre les Syriens, dans la contrée de *Khent-hannefer*, contre les montagnards de Nubie; que, sous Aménophis I^{er} et Thoutmès I^{er}, il guerroya au nord et au sud de l'Égypte. Dans le récit de l'expédition d'Avaris, les ennemis qu'Ahmès eut à combattre sont ceux que nous connaissons sous le nom de *Menti-Patti*; mais on ne peut mettre en doute qu'il s'agisse des Hycsos de Manéthon.

Avec le papyrus Sallier n° 1, qui date vraisemblablement de la XIX^e dynastie, nous nous trouvons de nouveau en pré-

sence des Pasteurs. Cette fois, il s'agit des débuts de la guerre entreprise par les Égyptiens révoltés contre les envahisseurs du pays. Apophis régnait alors à Avaris avec le titre de roi; un roi égyptien, que les monuments appellent *Ra-skenen*, occupait Thèbes (appelée *No*, «la ville» par excellence) avec le simple titre de régent. Apophis était un adorateur de Soutekh, le Baal sémitique; à Thèbes, les Égyptiens continuaient à rendre leurs hommages au dieu Ammon. Une contestation survient. Apophis veut imposer le culte de son dieu à Raskenen, qui refuse. Ici le papyrus tourne court; mais on doit croire que si ce précieux document avait été écrit en entier, nous y aurions trouvé les premiers récits de la guerre de l'indépendance.

Une grande inscription de Karnak, en partie traduite par M. Chabas, nous livre une dernière allusion aux Pasteurs. Le document est du temps de Ménéphthah (XIX^e dynastie). Il s'agit d'une bataille qui se termine par la déroute complète des ennemis. «On n'avait pas vu cela, dit le texte, au temps des rois de la basse Égypte, lorsque ce pays d'Égypte était en (leurs mains) et que le *Fléau* s'y tenait, à l'époque où les rois de la haute Égypte ne pouvaient pas les repousser.»

Quant à nos premières fouilles, si elles ne nous ont rien appris directement de la guerre contre les Hycsos, elles nous ont au moins livré des souvenirs contemporains des rois qui la préparèrent. Des tombes nombreuses de la XVII^e dynastie ont en effet été trouvées à Drah-Abou'l-Neggah, et, comme on le pense bien, l'empressement que nous avons mis à recueillir tous les renseignements qui concernent ces rois et l'état du pays sous leur domination, ne s'est jamais ralenti.

6° Je terminerai par une dernière observation cet exposé rapide de l'état de la question des Pasteurs au moment où, il y a quelques mois, nous suspendions nos premières fouilles.

On voit par tout ce qui précède que, pour un temps plus ou moins long, des rois de sang égyptien ont gardé à Thèbes et dans la haute Égypte le dépôt des traditions nationales. La présence de ces rois à Thèbes donne lieu à un curieux problème dont il serait bien intéressant d'avoir la solution. Chose inexplicable, entre les sépultures de ce temps (XVII^e dynastie) et les sépultures de la XI^e dynastie (groupe des Entef), on ne trouve aucune différence, absolument comme si la période des Amenemha et la période des Sebekhotep, sans parler des dynasties contemporaines des premiers Hycsos, n'existaient pas. Des deux côtés, ce sont les mêmes caisses de momies taillées dans un tronc d'arbre et décorées de peintures simulant les grandes ailes que la déesse Isis étend sur le défunt; ce sont les mêmes momies grossières, la même profusion de meubles, d'ustensiles, de vases, de pains, de fruits, déposés le jour des funérailles à côté du mort; ce sont les mêmes formules de prières, les mêmes noms propres. Il y a là une difficulté, mais comment la résoudre? Nous serions-nous trompés; faut-il bouleverser tous les arrangements reçus jusqu'ici? devons-nous accepter la XI^e dynastie et la XVII^e comme une même famille royale, dont l'une serait la continuation de l'autre? Mais alors que ferons-nous de la stèle de Leyde? Évidemment, nous sommes là dans une impasse dont, jusqu'à présent, nous ne voyons pas le moyen de sortir.

Ainsi se pose en ce moment, et jusqu'à ce que de nouvelles fouilles nous mettent entre les mains des documents nouveaux, la question des Hycsos. En définitive, l'histoire de la célèbre invasion à laquelle ces Asiatiques ont donné leur nom pourrait être résumée ainsi qu'il suit :

La XIII^e dynastie de Manéthon est thébaine; elle régna, selon Eusèbe, 453 ans. Les traces qu'elle a laissées sont nombreuses, puisque, sans parler des statues de Sâh, nous n'avons pas trouvé dans la nécropole d'Abydos moins de deux

cents stèles qui s'y rapportent. C'est vers la fin de la XIII^e dynastie que les Hycsos paraissent dans le nord de l'Égypte.

Les Hycsos s'emparent « par force, aisément et sans combat, » de la partie du territoire égyptien la plus voisine de leur point d'arrivée. Ils occupent Tanis où un de leurs rois, celui que les inscriptions appellent *Mer-schos-ou* ou *Mer-sos*, fait dresser ses statues. Les Pasteurs sont à ce moment des conquérants, mais non des pillards. Ils ne renversent pas les monuments; au contraire, ils respectent l'écriture, la religion, les arts des vaincus. Le mot *Mer-sos* (le chef des *Sos*) est en effet composé, comme le mot *Hycsos* lui-même (le roi des *Sos*), d'éléments égyptiens; le prénom est emprunté à une des litanies du Soleil.

Combien de temps dura cette première occupation des Hycsos? Nous ne le savons pas. De la discussion des chiffres fournis par les abrégiateurs de Manéthon, il semblerait cependant résulter que ce que nous appelons la première occupation des Hycsos pourrait s'étendre de la fin de la XIII^e dynastie à la fin de la XV^e.

Quand cette première période des Hycsos finit à Tanis, une autre dynastie, qui serait la XVI^e de Manéthon, commence. Si l'on tient beaucoup à voir dans l'histoire des Pasteurs une période pendant laquelle ces Asiatiques auraient été la horde de brigands qui aurait laissé de si poignants souvenirs dans l'histoire égyptienne, c'est ici qu'il faudrait la placer. Mais nous savons déjà que rien dans les monuments ne justifie la sinistre renommée qui s'attache au nom des Hycsos. La XVIII^e dynastie a été une renaissance; mais ce n'est pas à dire pour cela qu'elle ait bâti sur des ruines. Manéthon a maudit les Hycsos; mais les autres parties de son histoire nous seraient parvenues, que nous trouverions peut-être qu'il a maudit également les Éthiopiens, les Perses, les Maschouasch, les gens venus des îles de la Méditerranée et des côtes de l'Asie Mi-

neure, sans pour cela conclure que ces envahisseurs, à leur arrivée en Égypte, ont tout détruit de fond en comble. Quant aux papyrus, n'est-ce pas l'amour-propre national blessé qui a dicté aux scribes chargés de la rédaction de ces documents les termes injurieux qu'on y trouve? Répétons-le cependant : si l'on veut absolument qu'il y ait eu des Hycsos ayant juré « d'arracher jusqu'à la racine de l'Égypte, » c'est seulement dans la deuxième époque de l'occupation de ces Asiatiques qu'on peut les placer. Nous arrivons ainsi à la XVII^e dynastie de Manéthon.

Ici la réaction se dessine. Il y a des Pasteurs dans la basse Égypte; il y a des Égyptiens dans la haute. Cela dure 153 ans selon l'Africain, 106 ans selon Eusèbe. Mais les Pasteurs de la basse Égypte ne sont plus ce qu'ont été les Pasteurs de la dynastie précédente. Ils sont devenus Égyptiens à leur tour, et, comme il arrivera toujours dans la suite, l'Égypte absorbera ses vainqueurs et leur imposera ses coutumes, sa civilisation. Qui sait si, — comme les Égyptiens de nos jours qui servent les Turcs, — les Béon, les Apophis et les autres ne sont pas des Égyptiens devenus plus ou moins Pasteurs? Quoi qu'il en soit, c'est à ce moment qu'on bâtit à Sâh un temple à Soutekh, où l'influence égyptienne est manifeste, et qu'on décore ce temple de sphinx et de statues couvertes d'inscriptions en hiéroglyphes.

Nous avons donc à distinguer dans l'histoire des Pasteurs trois époques. La première occupe les XIV^e et XV^e dynasties, et prend sur la fin de la XIII^e ses 184 années; c'est l'époque de l'invasion pacifique. La deuxième correspond à la XVI^e dynastie; à la rigueur, ce pourrait être l'époque des fureurs. Sous la XVII^e enfin, nous trouvons, à Sâh, des Pasteurs devenus Égyptiens (ou des Égyptiens devenus Pasteurs), en même temps, à Thèbes, des rois égyptiens. Ces deux dynasties vivent d'abord en paix, et les Pasteurs peuvent aller jusqu'à

Assouân chercher le granit dans lequel ils taillent leurs statues et leurs sphinx. La brouille survient bientôt, et la guerre de l'indépendance éclate.

Telle est, en définitive, la part de clarté que nos anciennes fouilles ont apportée dans la discussion relative aux Hycsos. Voyons maintenant ce qui reste à faire, et ce que nous avons à attendre des fouilles dont nous traçons le programme.

Ce que nous avons à attendre des fouilles ressort tout naturellement des développements dans lesquels nous venons d'entrer. Il faut que les fouilles nous disent si nos vues sont exactes, si nos trois périodes de l'histoire des Hycsos peuvent être définitivement admises, si des modifications plus ou moins profondes ne doivent pas y être introduites, si enfin il n'y a pas lieu de les rejeter et de commencer à instruire sur de nouveaux frais le procès des Hycsos : *experto crede*... Les hésitations en pareil cas sont légitimes, et en plus d'une circonstance les fouilles nous ont montré qu'il ne faut qu'une pierre, une simple petite inscription, pour renverser de fond en comble le système en apparence le plus solidement construit.

Il ne nous reste plus qu'à désigner les localités où des ateliers de fouilles devront être installés. Tanis en sera le centre. Là, on ne laissera pas une pierre sans la visiter, pas une inscription sans la copier. Il est, dans les environs de Tanis, des localités comme *Tell-Daphané*, *Tell-Dibgo*, où existent des sépultures qu'il faudra explorer avec soin, ne fût-ce qu'au point de vue de la question de race et de crânes. M. Lepsius pense que les ruines d'Avaris se trouvent à l'endroit voisin de Péluse qu'on appelle aujourd'hui *Tell-el-Her*. C'est là un autre point à vérifier, et il suffit d'un simple éclat de pierre sur lequel serait écrit le nom hiéroglyphique de la capitale des Pasteurs, pour faire de la découverte de ce simple éclat de pierre une conquête de la science. Enfin, toujours en vue des Pasteurs, on visitera tout le Delta oriental, sans parler du

Fayoum. Bref, les traces des Pasteurs sont à poursuivre en tous lieux et à signaler partout où on les rencontrera.

Quant aux rois thébains de la XVII^e dynastie, on étudiera à Drah-Abou'l-Neggah le problème qui se rattache à ces souverains partiels, en même temps et sur les mêmes lieux que le problème des Entef de la XI^e dynastie.

Ainsi se termine notre étude du Moyen Empire et des deux grandes divisions que nous y avons introduites.

§ III.

NOUVEL EMPIRE.

Le Nouvel Empire commence quand les Pasteurs, vaincus par Amosis, s'enfuient en Asie. Il finit quand Alexandre s'empare de l'Égypte.

Au Nouvel Empire appartiennent la plupart des monuments qui sont encore debout en Égypte, comme aussi la plupart des monuments que l'on conserve dans les Musées.

Nous n'avons qu'un petit nombre d'opérations à faire pour augmenter la somme des connaissances que nous possédons déjà sur le Nouvel Empire. Je signalerai les suivantes :

1^o Au delà de Ramsès I^{er} (premier roi de la XIX^e dynastie) et jusqu'à Amosis (premier roi de la XVIII^e), il nous manque la plupart des tombes royales de ce temps. Nous connaissons, dans la Vallée de l'Ouest (Thèbes), la tombe d'Aménophis III, celles d'un ou deux des schismatiques de la XVIII^e dynastie, mais nous n'avons ni Amosis, ni les deux premiers Aménophis, ni Khou-en-Aten, ni les quatre Thoutmès, ni la fameuse Régente (Hatasou); Horus surtout nous manque.

Je crois que, pour Amosis et ses successeurs jusqu'à Aménophis III, il faut chercher en même temps à Drah-Abou'l-Neggah et à la montagne à pic qui termine, du côté de l'ouest, le grand cirque de Deir-el-Bahari. A la vérité, Drah-Abou'l-Neggah a été déjà bien des fois visité; mais quand on se rappelle

que la reine Aah-hotep (contemporaine d'Amosis) a été tout simplement déposée, avec tous ses bijoux, dans le sable, sans édicule extérieur, sans chambre mortuaire, on peut penser que la mode du temps n'imposait pas toujours aux ordonnateurs des tombeaux le luxe de souterrains et de peintures qui fut plus tard en usage sous les Sêti et les Ramsès. Il est donc permis d'espérer qu'en explorant minutieusement les replis de la montagne aux environs de Drah-Abou'l-Neggah, ou même en remuant tout simplement les sables de la plaine qui a servi à la sépulture des contemporains de Ra-skenen, on finira par découvrir les Thoutmès et les Aménophis. Quant au cirque de Deir-el-Bahari, c'est au fond et au delà du petit temple à colonnes hexagonales que les ateliers devraient être installés. Il y a quelques années, n'avons-nous pas trouvé là un grand nombre de scarabées et d'amulettes au nom de Thoutmès I^{er} et de la Régente? Et que conclure de la présence de ces objets au fond du cirque de Deir-el-Bahari, si ce n'est que des tombes royales se trouveront dans un voisinage plus ou moins immédiat? Voilà pour les rois prédécesseurs d'Aménophis III.

Les rois successeurs devront, je crois, être cherchés autre part. Ici ce n'est plus Drah-Abou'l-Neggah et Deir-el-Bahari qui sont en question. Il existe assez loin dans le Désert une dépendance de Bab-el-Molouk qu'on appelle « la Vallée de l'Ouest ». C'est là que sont les tombes d'Aménophis III et d'Aï; c'est là qu'il faudrait chercher les tombes qui nous manquent de la deuxième partie de la XVIII^e dynastie, et en particulier celle d'Horus. Quand les Égyptiens creusaient une tombe dans le rocher et prenaient toutes les précautions imaginables pour en dissimuler l'entrée, ils ne pensaient pas qu'en jetant tout à côté du lieu où ils pratiquaient leurs excavations les éclats de pierre provenant de l'exploitation souterraine de la montagne, ils livraient d'une main ce qu'ils cachaient de l'autre. Un amas d'éclats de pierres travaillées de main d'homme est donc, tout

au moins à Bab-el-Molouk, l'annonce d'un tombeau voisin. Or des amas de ce genre existent à la Vallée de l'Ouest. Notre voie est donc tracée, et si le roi Horus a été enterré à la Vallée de l'Ouest, nous devons espérer qu'il ne se dérobera pas longtemps à nos recherches.

2° Les travaux à faire à Deir-el-Bahari et à Drah-Abou'l-Neggah auront un intérêt d'autant plus grand qu'ils nous permettront d'étudier sur le terrain le papyrus Abbott. Nous connaissons tous le papyrus Abbott. Sous un des Ramsès de la XX^e dynastie, une bande de voleurs s'était organisée à Thèbes et avait entrepris de dévaliser les principales tombes de la nécropole. Une enquête judiciaire eut lieu, dont le papyrus Abbott nous a conservé le texte. Le papyrus distingue : « les monuments, les chapelles funéraires et les sépultures » ; il cite « les monuments et chapelles funéraires des rois ancêtres » ainsi que « les lieux de repos des aïeux, à l'occident de la ville » ; il les désigne comme situés dans un lieu qu'il nomme vaguement « le *Kher* auguste », ou bien encore « le *Sar* » ; il parle de la tombe d'Aménophis I^{er} placée « au nord de la demeure de l'Amenhotep de *Kamou* », et de la tombe d'En-aa, placée « au nord de l'Aménophium de la terrasse ». Mais à quels points de la nécropole correspondent tous ces noms ? Par les tombes déjà connues d'Entef-aa, d'Entef-Ra-noub-kheper, de Ra-skenen Taa, nous savons bien qu'il s'agit de Drah-Abou'l-Neggah ; mais ce renseignement trop général ne suffit pas. Ce qu'il faut faire, c'est une revision de la montagne, le papyrus en main. Si, par la même occasion, le papyrus nous faisait retrouver quelques-unes des tombes royales qui nous manquent, on voit que nous n'aurions pas perdu notre temps.

3° Nos anciennes fouilles de Sâh ont été interrompues brusquement et pour des causes indépendantes de notre volonté. Quelques parties du temple n'ont pas été complètement explorées ; il faudrait y revenir. Il faudrait aussi chercher avec tout

le soin possible la partie qui manque de l'énigmatique stèle de l'an 400. Vers l'est du temple existent des montagnes de blocs granitiques accumulés. C'est là que la stèle de l'an 400 a été recueillie; c'est là, sans aucun doute, qu'on finirait par découvrir le fragment qui compléterait d'une manière si heureuse ce précieux document. Qui sait ce que nous lirions dans la partie perdue de l'inscription? Qui sait si ce n'est pas précisément là que nous trouverions l'explication de la stèle et sa raison d'être?

4° Le déblaiement du temple de Louqsor est une autre tâche à remplir. Le temple de Louqsor est, jusqu'à présent, à peu près vierge de fouilles. Il vaut cependant la peine de quelques efforts. Si le temple de Louqsor était d'époque ptolémaïque, peut-être ne me déciderais-je pas à conseiller l'opération très longue et très délicate du déblaiement. Nous savons en effet que, si on demande à un temple que l'on déblaye des murs chargés de tableaux religieux et d'inscriptions vagues, c'est à un temple ptolémaïque qu'il faut s'adresser; mais que, si l'on a l'histoire en vue, si l'on veut faire collection de grands tableaux de batailles, de stèles et de statues royales, c'est sur un temple d'époque pharaonique qu'il faut porter son attention. Edfou, Dendérah, Assouan, tous les temples ptolémaïques que nous avons explorés, ne sont même pas représentés par une pierre au musée de Boulaq; au contraire, combien de monuments de toute sorte ne nous ont pas livrés Karnak, Deir-el-Bahari, Abydos, Memphis, Sâh? Or Louqsor, fondé par Aménophis III, continué par Horus et Ramsès II, restauré par les Psammitichus et Alexandre, est de la bonne époque, de l'époque fructueuse des temples. Il est donc indispensable de le déblayer.

Il y aura sans doute des difficultés à vaincre. Louqsor est un temple qui disparaît presque tout entier sous le village moderne qui l'a envahi et submergé. Nous aurons donc à

recommencer là le travail fatigant et interminable d'Edfou. D'un autre côté, dans ce temple habitent des marchands d'antiquités, presque tous agents de quelque puissance européenne et par conséquent très influents dans le pays ; sur un coin des terrasses s'élève la bizarre construction très moderne qu'on a décorée du nom de Maison de France ; un peu plus loin est une mosquée où les fidèles prient Mahomet sous une colonnade inscrite au nom de Ramsès II. Réussira-t-on à occuper ces lieux, à les débarrasser de leurs habitants, à les nettoyer, au nom de la science ? Je voudrais le croire. En tout cas, je répète que le déblaiement de Louqsor est un travail important et très utile à entreprendre.

5° Le grand travail du Nouvel Empire, celui auquel nous devons subordonner tous les autres, c'est le déblaiement du temple de Médinet-Abou, et la publication *in extenso* des précieux documents historiques que cet édifice nous a conservés.

Comme déblaiement, l'utilité de l'entreprise n'a pas besoin d'être démontrée. Le temple de Médinet-Abou est littéralement le livre des victoires et conquêtes de Ramsès III. Roi guerrier par excellence, Ramsès III est, autant que Sési I^{er} et Ramsès II, le Sésostris de la tradition grecque. Il fit des campagnes dans le sud et battit les Éthiopiens. Sous Ménéphthah, une coalition des peuples septentrionaux s'était formée contre l'Égypte. Vaincus par Ménéphthah, ces peuples essayent de prendre leur revanche sous Ramsès III. Aux *Libou* (Libyens), aux *Maschouasch* (les *Maxyes* d'Hérodote), qui habitent les bords de la mer et l'ouest de l'Égypte, se joignent les *Khétas* (les *Hittites* de la Bible), les gens du pays d'*Amaro* (qui sont les *Amorites* de la rive occidentale de la mer Morte), les *Takkari* (dans lesquels il faut reconnaître les *Zygritae* du géographe Ptolémée), les *Schartana de la mer* (qui habitent la Cilicie et que Ptolémée appelle *Khartani*), les *Schasou* (des frontières

égyptiennes du côté de l'isthme de Suez), les habitants de *Tourscha* (c'est-à-dire les habitants de la chaîne du Taurus et peut-être de Tarse en Cilicie), les *Purosota* (qui sont, non les Pélasges ou les Philistins, mais les *Prosotidae* cités par Ptolémée quelques lignes après les *Zygritae* et les *Khartana*), sans parler des *Scharkarscha* (les *Tcherkesch* modernes), des *Tanoaouna* (dont Ptolémée nous livre le nom sous la forme *Teneïa*, *Taineïa*), et tant d'autres. La coalition était donc formidable, puisqu'elle comprenait des Libyens de l'Afrique, et qu'elle s'étendait de l'Asie Mineure à la frontière orientale du Delta, en passant par la mer Morte. Mais rien ne tint contre la vaillance de Ramsès III. La guerre dura six ans. Vaincus sur terre et sur eau, les coalisés déposèrent enfin les armes, et Ramsès III mérita véritablement d'être appelé le sauveur de la patrie.

Or, c'est au souvenir de ces glorieuses campagnes que le temple de Médinet-Abou est consacré. Dans les autres temples, l'élément religieux domine, et les dieux sont partout présents. Ce qui domine à Médinet-Abou, c'est l'élément historique. Les récits officiels y abondent, illustrés par de grands tableaux de batailles. Chaque mur y est une page d'histoire.

Malheureusement, en beaucoup de parties, l'enfouissement est complet; on trouve dans d'autres parties du temple de longues inscriptions, dont une moitié à peine est visible.

Le déblaiement de Médinet-Abou est donc une opération nécessaire. Il faut rendre à la science les richesses qui lui appartiennent et dont elle est depuis trop longtemps privée. Qu'on fasse pour Médinet-Abou ce que nous avons fait pour Edfou: que dans l'intérieur du temple tout soit enlevé, que tout disparaisse jusqu'au dernier débris. Même travail à l'extérieur et dans un rayon d'une vingtaine de mètres au delà du mur d'enceinte. Médinet-Abou sera ainsi un monument

accessible en toutes ses parties. Il sera le plus complet, le plus intéressant, le plus précieux de tous les temples de l'Égypte.

Mais nous n'aurons pas encore payé toute notre dette à Médinet-Abou, si nous ne le publions pas. Ce que nous venons de dire rend superflu d'insister sur cette indispensable suite du déblaiement. Avec Médinet-Abou, nous ne sommes plus loin de la guerre de Troie, et tous ces soldats de l'Asie Mineure et des îles de la Méditerranée que les artistes chargés de la décoration du temple ont représentés couverts de leurs armes et dans leur costume de combat, tous ces peuples qui trahissent si naïvement par la physionomie qu'on leur a donnée la race à laquelle ils appartiennent, peuvent bien être compris parmi ceux dont les fils vont bientôt prendre part à la lutte homérique. Rappelons-nous, d'un autre côté, le grand papyrus Harris. Cet inappréciable document est un chapitre du livre qu'on trouve bien plus complet dans Médinet-Abou. Or on sait les sacrifices exorbitants auxquels le Musée Britannique s'est résigné pour devenir le propriétaire envié du papyrus; on sait aussi de quels soins minutieux la publication du papyrus a été entourée. Pourquoi nous montrions-nous moins amis de la science? Il n'est pas toujours facile d'étudier sur place un temple comme Médinet-Abou. Certaines inscriptions sont trop haut placées, et ne peuvent être transcrites qu'à la lorgnette; d'autres sont dans des endroits sombres, et il faut des bougies pour les voir; il en est d'autres encore qu'on ne peut copier sans rester exposé pendant des heures à l'aveuglante lumière du soleil. Enfin tout le monde ne va pas à Médinet-Abou. De là la nécessité de publier Médinet-Abou, et de mettre en quelque sorte ce temple, avec tous ses textes, tous ses tableaux, et dans ses moindres détails, sur la table ou dans la bibliothèque de ceux qui veulent profiter des trésors qu'il renferme. Médinet-Abou

est lui-même une monographie, puisqu'on n'y trouve pas une ligne qui ne se rapporte à Ramsès III; c'est une monographie qu'il faut lui consacrer.

Médinet-Abou clôt la série des opérations que nous avons à réclamer en faveur du Nouvel Empire. Nous passons maintenant aux Basses Époques.

S IV.

BASSES ÉPOQUES.

Les fouilles à faire sont peu nombreuses et n'offrent pas grand intérêt. Les habitudes ont changé. Le mobilier des temples est pauvre. On n'élève plus comme autrefois des statues aux dieux et aux rois. On fouillera d'un bout à l'autre une nécropole des Basses Époques sans en tirer autre chose que des amulettes sans valeur et des stèles qui sont à peine lisibles. Qu'on achève l'exploration de cette partie du Sérapéum de Memphis où est situé le Pastophorium; qu'on déblaye, si on le juge convenable, les chambres ensablées d'Ombos; qu'on s'assure, par surcroît de précaution, que sous les buttes de la basse Égypte comme Thmuïs, Tell-Mokhdam, Bubastis, dont la terre nitreuse a dévoré tant de monuments, il ne reste pas quelques débris ptolémaïques enfouis. Une fois ces opérations terminées, la part des fouilles sera faite et l'époque des Lagides et des Empereurs n'aura plus rien à nous demander.

J'ajouterai que le peu de chance qu'ont les fouilles d'être fructueuses n'excite que médiocrement nos regrets. La période des Basses Époques offre en effet cela de particulier qu'on peut l'étudier à fond avec les documents que l'on possède déjà, sans avoir recours à de nouvelles fouilles. Nous avons Philæ, Assouân, Ombos, Edfou, Esneh, Erment, Deir-el-Médineh, une partie de Médinet-Abou, Dendérah; nous avons les stèles démotiques du Sérapéum et toute la collection des

papyrus démotiques et grecs conservés dans nos bibliothèques et nos musées. Qu'on joigne à tous ces documents les renseignements si nombreux et si précis qu'on trouve épars dans les écrivains de la tradition classique. Nous sommes donc en possession d'une mine de matériaux qu'on n'épuisera pas de sitôt, et nous nous résignons d'autant plus facilement à nous passer de fouilles qu'en définitive ces fouilles, selon toute vraisemblance, ne nous apporteraient rien qui compensât la somme des efforts dépensés.

S V.

CONCLUSION.

Notre programme est terminé. Il n'embrasse pas la totalité des fouilles qu'on pourrait faire en Égypte. S'il fallait aborder la pioche en main tous les problèmes dont l'égyptologie attend la solution, nous dépasserions certainement la mesure de ce qu'on nous permettrait de faire, et peut-être n'aurions-nous rien pour avoir voulu trop avoir. Nous nous sommes donc enfermés volontairement dans des limites dont nous ne voulons pas sortir. L'histoire, plus que toute autre partie de la science des antiquités égyptiennes, a des lacunes qu'il est urgent de combler. Tant que ces lacunes existeront, elles s'étendront sous nos pieds comme autant d'obstacles qui gênent et ralentissent notre marche ; tant que nous ne les aurons pas supprimées, tant que l'histoire d'Égypte ne sera pas un livre complètement ouvert devant nous, nous serons privés du moyen d'apprécier les événements dont cet antique pays a été le théâtre, nous n'aurons pas la clef du rôle que l'Égypte a joué, nous ne saurons pas pour quelle part elle a été mêlée au mouvement général de la civilisation dans le monde ancien. C'est donc l'histoire que nous avons côtoyée, signalant, chemin faisant, les points faibles qu'il nous paraissait utile de consolider. Nous ne prétendons certes pas que tous les voiles

seront déchirés, et que, par les fouilles, nous allons tout savoir et tout apprendre. Bien au contraire. Mais nous n'aurons pas manqué tout à fait notre but, si nous réussissons à diminuer le nombre des *desiderata* dont les avenues de la science sont encore aujourd'hui embarrassées.
